Contes et légendes de notre Pays de Joux – 6 – A l'écoute des millénaires, par Julie Meylan (texte paru dans la Gazette de Lausanne du 24 juillet 1939)

A la grande horloge de l'éternité, le temps qui marque les heures brèves, fait éclore sur les pentes de la combe sauvage les gentianes aux yeux d'azur et les potentilles dorées.

Dans le courtil du petit moutier, l'abbé dom Baptiste interroge son calendrier. C'est, fichée dans la rustique façade, une perche, tailladée de multiples marques. Chaque matin, après les premiers offices, le docte bénédictin vient creuser là une nouvelle empreinte pour marquer la journée. Ainsi il est facile de compter si le solstice sera bientôt là, ou bien si la Saint Jean est déjà passée.

Ayant compté les entailles de la perche, le moine soupire :

- Déjà la deuxième de juillet ! fait-il.

- Déjà c'est aujourd'hui qu'on doit faire la procession. Les frères ont sûrement oublié ; il s'agit de les prévenir vitement.

Entr'ouvrant l'étroit portail qui clôt le monastère, l'abbé appelle d'une voix forte :

- Frère Léon ! n'oubliez pas que nous sommes au deuxième de juillet. Avertissez les autres de préparer toutes choses pour la procession. Nous partirons tantôt.

Puis, après un grand signe de croix tracé sur la perche, le vieux bénédictin rentre dans son étroite cellule.

* * *

Il faut savoir que chaque année, au commencement de juillet, ceux du moutier vont solennellement porter leurs reliques et chanter quelques prières sur le pâturage, près de la fontaine à Poncet. Ce Poncet, venu jadis de la belle Provence, apporta ici dans la montagne inculte et ignorante le miracle de l'Evangile et de l'amour. Ayant établi sa demeure dans une crevasse rocheuse au bord de la forêt, il piocha la terre et sema quelques graines autour de son ermitage. Puis, agenouillé devant deux branches de sapin assemblées en forme de croix, il dit à haute voix son oraison au grand étonnement des rares chasseurs de la contrée.

L'un d'eux s'étant blessé dans une chasse au loup, Poncet lava la plaie et la pansa si adroitement qu'elle fut bientôt guérie. Tant de bonté gagna les rudes montagnards ; ils prirent l'habitude de recourir à la science de celui qu'ils regardaient comme un saint.

La réputation du solitaire ayant dépassé la crête des montagnes qui enferment la vallée, une demi-douzaine de bénédictins accoururent auprès de Poncet.

- Père ! dirent-ils, nous voici pour travailler avec toi.

Il réfléchit un instant, fixant l'horizon avec ses yeux d'apôtre brillants d'une chaude flamme et répondit :

- Mes enfants, aidez-moi à construire une sainte demeure.

C’est ainsi qu’ils bâtirent le moutier.

Frileusement abrité contre le vent du nord, il se préserva encore du côté du sud grâce à une colline qui ferme le vallon minuscule. Tout près, la pente boisée qui sert de cimetière se tapisse en été de fins œillets sauvages. Dans cette retraite agreste du moutier, on n’entend pas d’autre bruit que le gazouillis du ruisseau au bas du courtil et le chant des chouettes troublé de temps à autre par le cri strident de l’épervier ou de la buse.

Le couvent achevé, les bénédictins s’y sont installés.

- Et vous, père ? ont-ils demandé à Poncet qui continuait à occuper la caverne de la forêt.

- Mes enfants, a-t-il expliqué avec ce sourire qui gagne tous les cœurs, ne vous inquiétez pas de moi. Ici je me sens plus près de Dieu que sous un toit fait par la main des hommes. D’ailleurs je ne suis point seul pour célébrer les saints offices, les sapins les chantent avec moi.

Ainsi Poncet demeura fidèle à sa solitude, ne descendant au moutier qu’une fois par semaine pour la grande messe du dimanche. Quand ses forces le trahirent, ne lui permettant plus cette course de quelques minutes, les bénédictins ne l’abandonnèrent pas ; l’un d’eux resta auprès du solitaire jusqu’à la minute où, laissant retomber sa tête blanche sur l’oreiller de mousse et de fougères sèches, le mourant prononça ces derniers mots :

- Mes enfants, ne négligez jamais les saints offices et n’oubliez pas qu’en ce 2 juillet je m’en vais en priant pour vous.

On l’enterra là-bas, à l’entrée de sa grotte, dans ce pâturage où le printemps tardif fait éclore les primevères farineuses. On enleva la croix dressée à côté de la fontaine et l’abbé l’emporta comme une relique au moutier pour la préserver des intempéries. Dès lors, chaque année, quand revient cet anniversaire, les bénédictins commémorent cette mort et le souvenir de l’ermite en venant se recueillir et prier dans ce cadre rustique où le saint homme passa les dernières années de sa longue existence.

Si du moutier on va directement à la grotte de Poncet, il faut à peine quelques minutes, mais les bénédictins ont l’habitude de faire un long détour en suivant le chemin montueux qui, longeant le cimetière, tourne au sommet de la colline à cet endroit qu’on appelle le Reposoir des Prés. Là, la charrière s’enfonce dans le petit bois du cimetière et s’en va en zigzags jusqu’à la fontaine à Poncet où l’on s’arrête pour chanter une antienne avant de prier dans la grotte. La promenade est charmante en cette saison de l’année où la montagne se fait coquette et étale sur ses flancs rocheux le merveilleux manteau brodé de fleurs parfumées. D’une année à l’autre, les bénédictins se réjouissent pour cette courte sortie qui, dans leur existence monotone, devient une vraie fête

* * *

Dom Baptiste ayant donné ses ordres, le paisible couvent s'anime aussitôt ; des pas font crier les dalles grossières du carrelage et des voix s'interpellent, tandis que le bruit sec des cliquettes retentit sur le seuil. Le moutier, très pauvre, n'a pas encore pu acheter une cloche et frère Elie, le sonneur, a imaginé cette sorte de castagnettes pour appeler les frères aux offices.

Maintenant tous les moines du moutier sont prêts à partir. Dom Baptiste, portant la vénérable croix que Poncet fabriqua jadis, prend la tête du cortège. Les deux plus jeunes frères, vigoureux quadragénaires, le suivent. Ils sont armés de gros gourdins épineux, car on ne sait jamais quelles rencontres indésirables peuvent se produire et il vaut mieux être prudent pour recevoir comme il le mérite le gros ours mangeur d'airelles ou le vilain loup effronté. Alignés deux à deux, les six autres bénédictins s'avancent, engoncés dans leurs soutanes brunes à larges manches où se perdent les rudes mains calleuses.

Sous le merveilleux soleil de la matinée estivale, ils marchaient lentement et sans parler. Que se diraient-ils d'ailleurs, sinon que la nature est admirable et son Créateur très puissant.

En longeant le cimetière qui dort sous les herbes, ils accordent une pensée aux amis d'autrefois qui reposent là ; mais il y a une telle exubérance de vie dans la végétation folle, qu'il est impossible de se laisser gagner par des visions funèbres. Les petits lézards qui se chauffent étalés au bord de la charrière, regardent sans se déranger le passage des moines. Les bestioles devinent bien que ces hommes graves ne veulent aucun mal aux bêtes et aux plantes.

Arrivés au sommet de la colline du Reposoir des Prés, les pèlerins font halte pour entonner le premier choral. Fidèlement, l'écho de la montagne répète le *Te Deum* et la nature, recueillie un instant pour mieux écouter, répond par un immense accord qui unit le crissement des grillons, le pépiement des oisillons dans leurs nids et le frissonnement des feuilles du hêtre.

Les pieux chanteurs considèrent le paysage et leur cœur se remplit d'allégresse. Quand Poncet arriva ici, tout était désert et solitude. Maintenant, au pied de la colline, le moutier ouvre sa porte hospitalière et, tout proche, dans les prés, c'est le village avec ses maisonnettes couvertes en bardeaux et les courtils où les pois chiches sont déjà hauts. Plus loin encore, dans les champs fleuris où la luzerne promet une belle fenaison, rêve le petit lac à peine plus large qu'un étang, pareil à une larme qu'un géant aurait versée en chemin.

La halte du Reposoir étant achevée, les bénédictins continuent leur route à travers le bois du cimetière ; c'est là qu'il faut ouvrir l'œil et surveiller tous les bouquets d'arbres. Parfois on perçoit sous les branches des frôlements significatifs et la bise apporte ce relent de fauves que les frères connaissent bien. Les porteurs de gourdins serrent plus fermement leurs bâtons et frère Elie, qui est facilement effrayé, ramasse au bord du chemin une poignée de cailloux. Pourtant rien de suspect ne vient déranger l'ordre du petit cortège et dom Baptiste peut sans désagrément continuer à porter l'antique croix de celui dont on célèbre aujourd'hui l'œuvre colonisatrice.

La Fontaine à Poncet marque la deuxième halte. Doucement l'eau coule dans un rustique bassin creusé au cœur d'un tronc de sapin. De longues mousses vertes qui tapissent les bords, frissonnent et s'agitent sous la caresse du jet humide. Un creux dans la terre rappelle que jadis Poncet avait placé la croix à cet endroit et dom Baptiste la fixe de nouveau comme elle était aux jours du saint ermite ; elle y restera aussi longtemps que dureront les prières dans la grotte, après quoi les bénédictins reprendront leur relique pour retourner au moutier.

De là-haut, le spectacle est austère. Ainsi qu'un vaste cirque, le pays s'étend au pied des longues crêtes qui ferment l'horizon. Du côté de l'est, une échancrure fait paraître plus élégante la silhouette fine d'une dent escarpée. Par-ci, par-là, sur le vert des prés, des maisons basses mettent des taches blanchâtres. Tout près, entre deux rocs, s'ouvre une étroite crevasse ; c'est là que vécut Poncet. On voit encore des restes de poutres grossièrement équarries et posées sur les bords de la crevasse.

Agenouillés à l'entrée du couloir sauvage, dom baptiste et ses camarades entonnent un *Requiescat* lent et triste, auquel succède un triomphant *Gloria*. Après quoi les choristes s'apprêtent à rentrer au monastère. Le soleil, déjà haut, continue sa marche journalière et gravement l'abbé donne le signal du départ :

- A Dieu seul soit la gloire ! fait-il, et les moines répondent en traçant sur leur poitrine un signe de croix.

Or le temps qui marque les heures brèves inscrivit alors à l'horloge éternelle cette date : 2 juillet 1039.

* * *

Dès lors un millénaire a passé, rapide comme une ombre sur le chemin de l'univers. Le souvenir de dom Baptiste et de ses bénédictins est mort et la tradition populaire n'évoque guère ce qui fut jadis. Le moutier, abandonné, s'est écroulé et de la fondation il ne reste que deux ou trois pierres ensevelies à moitié sous l'assaut des herbes folles. Là où se trouvait le courtil du monastère, les gens du village plantent leurs choux et le cimetière, depuis longtemps délaissé, est devenu une lande sauvage où les enfants viennent cueillir des airelles et des noisettes. Cette ruine du moutier a changé l'emplacement du bourg ; autrefois il se pressait à l'ombre du sanctuaire, mais celui-ci ayant disparu, on a construit ailleurs afin d'être plus à l'aise.

Les humbles chaumières du passé ont fait place à des maisons modernes aux façades fleuries. Les fabriques ouvrent sur la place les lignées de leurs hautes fenêtres et dans le quartier sud, tout près de l'ancien moutier, une halle de astique abrite la grande salle des réunions, centre de la vie sociale.

A l'horloge éternelle, le Temps marque des heures diverses !

* * *

Or cette année encore le village a fêté ce deuxième de juillet qui mettait jadis les bénédictins en joie. Seulement cette fois il ne s'agissait pas d'une procession solennelle, ni de pieux chanteurs égrenant des litanies entre les talus verdoyants. Les fanfares de la contrée s'étaient donné là leur rendez-vous annuel, ce qui causait cette fièvre spéciale que la foule connaît bien. Aux fenêtres, quelques drapeaux mettaient leurs couleurs vives et, près de la halle de gymnastique, une vaste cantine tendait le rempart de ses toiles. Constamment, les klaxons des automobiles déchiraient l'air et de nombreux promeneurs accouraient pour assister au concert de l'après-midi.

Les trains spéciaux ayant amené tous ceux qu'on attendait, le cortège fit le tour du village. Chaque société défile derrière son drapeau. Sous l'uniforme les musiciens bombaient la poitrine et marquaient le pas, tandis que résonnait une marche entraînante. La parade achevée, tout ce monde disparut derrière les toiles de la cantine où avait lieu le concert.

Quand le soir vint, doux comme une caresse, le bal commença. Les syncopes bruyantes du jazz s'accompagnaient des éclats de voix et de rires de la foule. Qui donc, en ce moment, songeait encore à ceux qui dans cet endroit entonnèrent jamais le *Gloria* ?

Lentement la nuit allongeait ses ombres violettes, porteuses de mystère, et c'est alors que survint une chose étrange. Dans les champs marécageux qu'on appelle encore les Prés du Moutier, une vapeur se forme. Légère, elle se tient un moment sur les bords du ruisseau. Le vent, qui passait, l'allongea et la lutina à la façon d'un sculpteur quand il taille une statue dans un bloc de marbre. Le brouillard prit figure humaine ; il y eut d'abord un buste, puis des bras et enfin une tête. On eut dit un ancien bénédictin enveloppé dans sa soutane et ayant rabattu le capuchon sur ses yeux.

Ce bizarre fantôme hésita donc un moment sur les bords du ruisseau, puis il flotta dans la direction de la cantine et se tint là, immobile, comme s'il avait écouté les bruits de la fête. Etait-ce peut-être Poncet qui revenait pour savoir ce que devient cette vallée où il apporta il y a mille ans le secret de l'amour chrétien ?

Qui sait ?…

Un brusque coup de vent décapita tout à coup la brumeuse apparition et la déchiqueta en nombreux lambeaux qui disparurent dans la nuit. Bientôt il ne resta plus rien.

Mais dans le ciel, du côté du levant, brillait une étoile, la même qui autrefois éclaira Poncet. Sa lumière n'est-elle pas la promesse d'un lendemain meilleur ?

Julie Meylan